

Zeitschrift: Le messenger suisse de France : revue mensuelle de la Colonie suisse de France
Herausgeber: Le messenger suisse de France
Band: 14 (1968)
Heft: 9

Artikel: Tell à Mezières
Autor: Delhorbe, Cécile-René
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-848898>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 14.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

patriarcal, Meuron sut tirer les éléments d'une vision, où le bonheur de vivre s'assortit d'assez fortes qualités « pensives » pour que toute idée de frivolité soit exclue.

Envisagée sous un angle plus strictement esthétique, l'œuvre de Louis de Meuron présente trois périodes bien distinctes. La première, qui va de ses débuts jusqu'à sa rencontre avec René Piot à Florence, présente du côté de la production picturale un caractère assez inégal, qui reflète les doutes et les hésitations auxquels l'artiste était alors exposé. Malgré des réussites isolées, il est difficile de déceler dans cette partie de l'œuvre que peint Meuron un cheminement, une continuité. C'est le moment où le dessinateur accuse une nette avance sur le peintre.

(Rappelons à nos lecteurs que Louis de Meuron est le père de Suzanne Leuba de Meuron, épouse du président de la Section des peintres, sculpteurs et architectes suisses de Paris. La Réd.).

CANTON DE VAUD

† M. RENE DE CERENVILLE

Récemment est décédé à Lausanne, à l'âge de 93 ans, M. René de Cérenville. Il avait fait des études de Lettres à l'université de Lausanne. Il a été précepteur du prince Henri de Saxe-Weimar à Jena, attaché au prince royal de Siam dès 1901, secrétaire de la Légation de Siam à Paris et ensuite secrétaire de banques et administrateur de sociétés à Paris jusqu'en 1934. Il rentra alors à Lausanne où il a été, de 1934 à 1953, chroniqueur musical et artistique à la « Gazette de Lausanne ». Il avait constitué une importante collection de gravures et de tableaux, vendus aux enchères à Lucerne en 1962. Il avait fait don de plusieurs tableaux au musée Eugène Burnand à Moudon.

TELL A MEZIÈRES

Plus d'un regarde aussi qui n'est pas
[de la danse]

Mais qui rêve en silence
Que jeune il vint ici.

Juste OLIVIER.

Si l'on pense aux trois dates de la représentation de Tell, ce chef-d'œuvre de Morax, à Mézières, l'histoire surgit avec ses mutations bien marquées. 1914 où se fabriquait quelque part en Herzégovine la bombe qui allait faire sauter en éclats l'Europe des trônes. 1935 où grossissait la

silhouette de Hitler. 1968 où nous ignorons encore quel sort attend celle de Cohn-Bendit. Mais si l'on reste en soi, si ayant écouté, en soi, ce dernier Tell, on essaye de rattrapper en soi les bribes qui vous restent du premier, avec quelle peine on les retrouve ! La vie est un long songe, fait de trop de songes courts.

Le jour où nous étions montés à Mézières en petite bande était le jour où Ramuz y montait aussi. J'en suis sûre parce que l'un de nos buts était de le voir et que nous avons réussi. Pour Morax et Doret, soleils déjà levés, c'était moins difficile : d'ailleurs, nous les avions déjà vus tandis que Ramuz, soleil levant, rentrait de Paris. « Où est-il ? — Qui dont ? — Ramuz, voyons ! » Il faisait beau. On croit toujours qu'autrefois il faisait beau, mais de ce jour-là je suis sûre. Les hautes herbes du Jorat, du vert avec des touffes roses, ou jaunes, ou blanches, formaient des vagues sous la bise. Au bord du ciel se tenaient les Alpes, aux roches encore un peu tachées de neige comme celles où Guillaume le Fou chassait l'aigle. Les **Cahiers vaudois** germaient. On ne voyait rien encore, mais la pousse allait sortir. Ses deux tuteurs, Gilliard et Budry, se trouvaient sûrement à Mézières ce jour-là, mais, trop occupés de Ramuz, nous ne les avons pas plus remarqués que le prochain soleil levant, notre professeur de mathématiques, Ernest Ansermet, qui, le programme vient de me l'apprendre, dirigeait les chœurs de Tell. Mais le spectacle ? — Eh bien ! Guillaume était un bel acteur, et je me souviens aussi de Gertrude qui avait l'accent de la rue des Granges et, dans le vert hodlérien des pâturages, la démarche d'une statue de l'Helvétie... C'est tout ce que j'ai gardé, hélas ! de la pièce, de la musique, des décors. Pauvre mémoire et surtout âge stupide ! car j'y démêle aussi l'inattention qu'on oppose à ce qu'on imagine connaître à l'avance : Morax, Doret, le Jorat, l'Alpe, le serment du Rutli, alors qu'on aspire aux spectacles d'avant-garde ! La compensation, c'est de se trouver au soir de la vie devant ce qu'on avait si mal vu et senti à l'aube ! On sait apprécier alors Mézières, que son succès n'a ni étourdi ni gâté, Morax, le mieux inspiré des réinventeurs du théâtre populaire, Tell, cet heureux mélange d'histoire et de légende, et la musique simple et forte d'un peuple de bergers. L'on y aime même ce qu'on y aime le moins, comme un ou deux trémolos de trop dans le jeu, une surabondance de vers blancs... « C'est Maeterlinck qui a commencé », me dit Gustave Roud.

Enfin, par-delà la sotte petite bande, remontant les mutations de l'histoire, on s'en prend aussi aux **Cahiers vaudois**, encore à ras du sol lors du premier Tell et qui, le spectacle à peine fini, émergèrent en pousses racistes. Ils avaient, il est vrai, l'excuse de la première guerre d'Europe. Mais ce « pouvoir des Vaudois » qui lance un défi à celui des Schwytzois, ce « bassin du Rhône » qui repousse tout contact avec le bassin du Rhin, même en beaux mots, avec le recul du temps, n'apparaissent-ils pas aussi un peu ridicules ? Du moins à Mézières. Au Parc aux Biches (la bise retournait les feuilles et verdissait le visage des jeunes femmes en robes claires...), si l'on suit de l'œil, vers l'est, la ligne des champs, des bois, des villages, pleins de fleurs et d'herbes hautes, se demande-t-on quel bassin dominant, une à une, les montagnes du bord du ciel ?

Cécile-René DELHORBE.